

Chasseurs urbains à la campagne Le Montreal Hunt Club

John Willis

Numéro 138, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2019). Chasseurs urbains à la campagne : le Montreal Hunt Club. *Cap-aux-Diamants*, (138), 38–39.



Membres du Montreal Hunt Club avec leurs chiens de chasse, vers 1885. Photo : William Notman and Son. (Coll. du Musée McCord, vue 2580.1).

À cette époque, il y avait environ 6 700 chevaux dans la ville de Montréal, un peu moins qu'à Toronto. Le cheval fait tout pour l'homme. Il assure les services de halage, de taxi et de transport en tout genre. Le cheval est source de loisirs pour les dames qui se promènent pour le seul plaisir d'être vues en carrosse, comme pour les hommes qui assistent au concours à la piste de course Blue Bonnets, boulevard Décarie, en 1872. Le cheval est le meilleur ami de ceux qui pratiquent la chasse aux renards comme ces *gentlemen*.

CHASSEURS URBAINS À LA CAMPAGNE LE MONTREAL HUNT CLUB

Fondé par des officiers de la garnison britannique en 1826, le Montreal Hunt Club est reconnu comme le doyen des clubs de chasse équestre de l'Amérique du Nord. À la fin du XIX^e siècle, le leadership du club est repris par des notables bien en vue de la société montréalaise. Il s'agit du transfert d'une institution britannique, populaire en Angleterre et en Irlande, surtout chez les membres de la gentry, pour qui le fait de chasser constitue une démonstration de leur statut social élevé. Le processus d'adaptation du sport de ce côté-ci de l'Atlantique n'est pas simple. Les *equestrians* (cavaliers) trouvaient que notre paysage n'était pas bien adapté à la pratique de ce sport : les clôtures étaient trop hautes, les fossés trop larges. L'organisation des fermes en lots longs et

étroits, rang par rang, comme veut la tradition depuis la Nouvelle-France fait en sorte qu'on doit ralentir le cheval presque aussitôt qu'il prend de la vitesse pendant qu'on chasse le renard, à moins de partir dans l'autre sens. Quant au climat, soulignons une différence capitale : l'hiver. En Angleterre, la chasse se pratique de novembre à avril. La terre est plus molle et plus accueillante pour le pied lourd des chevaux. Au Canada, à partir de novembre, le sol devient glacé, dur et recouvert de neige, à peu près impraticable pour une course à cheval de ce type. Il faut que les courses aient lieu avant les premières neiges. Le programme pour 1884 montre que le club est actif du 13 septembre au 25 novembre. Après quoi, la saison est terminée. Les rencontres équestres du

Hunt sont importantes aux yeux de l'élite montréalaise : l'après-midi du 13 octobre 1882, la Bourse de Montréal est fermée pour l'après-midi, car les membres du Hunt Club sont partis à la chasse.

Au cours des années 1880, les limites de la ville rattrapent peu à peu l'ancienne propriété du Hunt Club (la ferme Logan). On décide de tout déménager au nord, avenue De Lorimier, dans le Mile End, où il existe quelques fermes et terrains non urbanisés. On y aménage les chenils et la nouvelle *club house* en brique qui comprend à l'entrée un grand foyer flanqué de tuiles hollandaises décorées avec des motifs de chasse. Il y a une salle pour les banquets, des plus petits cabinets, une salle pour le billard et une bibliothèque. Le chef du club est le *master of the Hunt*.

Pour combler ce poste, on recrute des gens bien en vue de la bourgeoisie montréalaise. Parmi ceux-ci le président de la compagnie de sucre Saint-Laurent (Alfred Friedrich Moritz Baumgarten), le gérant du service d'express du chemin de fer du Grand Tronc (Hugh Paton) et le banquier et propriétaire d'une importante ligne de navires à vapeur, la Allan Steamship Line (Sir Montagu Allan). Allan possède de belles écuries à son château, *Ravenscrag*, situé en bordure du mont Royal et sans doute aussi à *Montrose*, sa somptueuse résidence d'été à Cacouna dans le Bas-du-Fleuve. Le *master of the Hunt* est aidé par des préposés qui, lors d'une rencontre, gardent les chiens sur la piste des renards, et en d'autres moments se renseignent sur la population de renards dans les environs. Le *huntsman* s'occupe de la gestion du *club house* et des chenils. Les chiens sont un atout précieux du club. En mai 1882, on importe de l'Écosse 49 nouveaux spécimens à bord du vaisseau *Concordia*.

Ce genre d'équitation n'est pas pour les santés fragiles. Lors d'une course, selon les règles du Grand National Steeple Chase, les chevaliers doivent sauter par-dessus les clôtures, les fossés et les haies. Plusieurs chevaux vont tomber durant la course. C'est très différent d'une compétition sur surface plate comme le Kentucky Derby. Règle générale les membres du club aiment chasser dans les grands espaces, notamment dans la côte Saint-Michel dans le nord-est de l'île, non loin de leur siège social, avenue De Lorimier. Je présume qu'un cavalier pouvait parfois tomber, victime d'un cheval qui trébuche sur une pierre ou un tronc d'arbre. Il s'agit d'un sport exigeant!

Il arrive aux membres du club de faire des sorties de plaisir. Ainsi, le jour de Noël 1890, tous les chiens, le *huntsman* et quelques *gentlemen riders* ont parcouru la rue Sherbrooke jusqu'au village de Côte-Saint-Antoine. Ensuite, ils sont descendus vers la rue Saint-Jean pour revenir au club par Beaver Hall Hill. C'était leur manière de souhaiter *Happy*

Christmas aux Montréalais.

Après les premières neiges débute la saison des bals et des banquets. Cette fois-ci, les dames sont de la partie. Le dîner annuel de 1890 a lieu le 23 janvier à l'hôtel Windsor, endroit de prédilection de l'élite montréalaise depuis son ouverture en 1878. Lord Stanley, gouverneur général du Canada – qui donnera son nom à un certain trophée sportif – est présent. Trois semaines plus tard, le 14 février 1890, a lieu au siège social du club, le dernier bal de la saison. Les invités sont accueillis par M^{me} Crawford, épouse du *master of the hunt*. La soirée débute à 21 h. L'orchestre joue dix-huit pièces : des valse, des galops, des polkas, etc. Les valse sont très populaires à l'époque. Rappelons que *Le beau Danube bleu* (*An der schönen blauen Donau*) du compositeur viennois Johann Strauss date de 1867. Dix-huit danses avec son partenaire, cela donne faim. À minuit, c'est le repas. Et après, on valse encore jusqu'aux petites heures.

Le Hunt Club entretient un rapport privilégié avec les fermiers de l'île, car on chasse sur leurs terres. Parfois les fermiers vendent des renards au Hunt et fournissent d'autres services. Après une chasse retentissante, le Hunt Club peut être dans l'obligation de dédommager un fermier : un tel a perdu son cheval qui s'est sauvé, effrayé par les chiens et les chevaux du Hunt Club; une autre a vu son chien tué par les *hounds* du Hunt. Afin d'amadouer les cultivateurs, le club tient chaque année une fête (*annual farmer's frolic*). On y invite les fermiers de l'île avec femmes et enfants pour un barbecue, avec des acrobates amuseurs de foule.

Dans cet échange entre cultivateurs et gens de la bourgeoisie anglophone, il est difficile de savoir ce que les uns pensent des autres. Du point de vue du cultivateur, on déplore les excès équestres du Hunt Club. L'image de messieurs vêtus en rouge et galopant à travers les champs pouvait susciter à la fois curiosité et réprobation de la part des ruraux. Les récoltes endommagées

pouvaient représenter une perte matérielle et économique significative pour le fermier. Par contre, le club avait l'habitude de dédommager les cultivateurs pour les inconvénients qu'ils subissaient. Ainsi, l'argent circulait au-delà de la ville, au sein de communautés paysannes qui savent compter.

Pour les bourgeois à cheval, les cultivateurs ne savent rien de la culture et la tradition britannique. On leur fait confiance pour fournir la nourriture des chevaux et le territoire de chasse, mais pas plus. D'ailleurs, on ne partage pas les mêmes priorités pour les chevaux : les cultivateurs préfèrent des bêtes solides, pouvant tirer charrues et voitures; les cavaliers du Hunt Club veulent des chevaux de course, plutôt minces et rapides. On prétend que les fermiers (habitants) ne connaissent pas le monde urbain. Pourtant il y a fort à parier que bon nombre de filles de l'île et de la plaine rurale de Montréal trouvent de l'emploi comme domestiques chez des bourgeois de Montréal. Ainsi, les perspectives des cultivateurs et des bourgeois sont très divergentes. L'un regarde l'autre les deux pieds ancrés dans le champ. En retour, l'autre se promène à dos de cheval et regarde son vis-à-vis de haut, socialement et géographiquement parlant. Les deux vivent dans des mondes culturels distincts. Cependant, ils ont besoin l'un de l'autre. Le fermier dépend du marché urbain. Le bourgeois *huntsman* se nourrit des récoltes et de l'espace rural environnant. De cette rencontre entre deux mondes interdépendants, mais séparés, il résultera d'autres traditions culturelles dont la fameuse notion des deux solitudes. Deux solitudes : folklore ou réalité? J'invite les autres chercheurs, surtout les plus jeunes, à réfléchir sur ce lieu commun de notre histoire et de notre vision de l'autre.

**John Willis, historien conservateur,
Musée canadien de l'histoire**